

Des nouvelles sur l'enfance taillées au scalpel

Hugues Corriveau, *Attention, tu dors debout*, Québec, L'instant même, 1996, 104 p.

Michel Lord

Numéro 86, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1997). Compte rendu de [Des nouvelles sur l'enfance taillées au scalpel / Hugues Corriveau, *Attention, tu dors debout*, Québec, L'instant même, 1996, 104 p.] *Lettres québécoises*, (86), 35–35.

Des nouvelles sur l'enfance taillées au scalpel

Auteur de plus d'une quinzaine d'ouvrages, comprenant des recueils de poésie, des essais, des romans et des recueils de nouvelles,

Hugues Corriveau n'a pour ainsi dire plus besoin de présentation.

NOUVELLE
Michel Lord

DEPUIS MAINTENANT PRESQUE VINGT ANS, depuis *Gilles Hénault : lecture de Sémaphores* (PUM, 1978), jusqu'à son plus récent ouvrage, le recueil de nouvelles intitulé *Attention, tu dors debout*, il manifeste une égale adresse à naviguer dans les domaines de la réflexion, de la poésie et de la narrativité, longue et brève. Venu assez récemment à la pratique de la nouvelle, il s'y est déjà taillé une place enviable, en obtenant le prix Adrienne-Choquette 1991 pour son premier recueil, *Autour des gares* (1991), et le Grand Prix littéraire de la Ville de Sherbrooke 1996 pour son deuxième, *Courants dangereux* (1994). Son troisième, *Attention, tu dors debout*, est à la hauteur des attentes suscitées par les deux premiers. Corriveau y maintient cette exigence stylistique, cette écriture presque à couper au couteau. Une écriture tracée au scalpel. De la part d'un auteur qui exploite le thème de l'enfance, cela peut surprendre. Mais pour les familiers de l'œuvre, cette tendance n'est pas nouvelle dans l'œuvre de Corriveau.



Hugues
Corriveau

Les chemins de l'enfance

Jacques Paquin faisait déjà remarquer, à propos du recueil de poésie *L'enfance* (le Noroît, 1994), que « ce [n'était] pas la première fois que la poésie de Hugues Corriveau navigu[ait] dans les eaux de l'enfance » (« Sur les chemins de l'enfance », *Lettres québécoises*, n° 77, printemps 1995, p. 32), citant entre autres les recueils intitulés *Ce qui importe* (1990) et *L'âge du meurtre* (1992) parmi les témoins de cette fascination. Chose étrange, en poésie comme dans ses nouvelles, Corriveau adopte cette même attitude, celle de l'« objectivité discursive ». En ce sens, ce que Paquin dit de *L'enfance* vaut également pour *Attention, tu dors debout* : « Gommant toute subjectivité, Corriveau pose un regard distant, voire détaché, juste en deçà du constat clinique. » (*ibid.*)

Cela dit, les dix-sept nouvelles de *Attention, tu dors debout* n'ont

rien à voir avec la poésie (pas plus qu'avec le rapport médical, d'ailleurs). Or, on pourrait s'y attendre de la part de quelqu'un qui a publié au moins huit recueils de poésie qu'il pratique la (con)fusion des genres. Mais s'il est un « genre » qui se rapproche de sa pratique, je dirais que c'est plutôt ici le portrait. Et souvent, ce sont des portraits doublement distanciés — le portraitiste portraituré —, comme dans « L'œil-de-bœuf », où un narrateur décrit, pendant une guerre, les agissements d'un garçon qui observe la vie autour de lui à travers un œil-de-bœuf.

Corriveau ne se confine jamais à des cas québécois. Ainsi, dans « Rue de la Lune », le narrateur parle de Jacob Jacobson, un enfant né endormi, mais qui souffre d'insomnie. Pour passer le temps, il a une obsession : confectionner des chaînes. À ce récit se mêlent des évocations des mauvais traitements que l'on a fait subir aux juifs. Il ne s'intéresse pas non plus aux petits bonheurs de l'enfance. Il parle par exemple d'enfants qui, vivant dans une souffrance insupportable, s'infligent à eux-mêmes un sort effroyable : dans « Sur la plage », un garçon de cinq ans, trop gros, s'enfonce dans le sable d'une plage au lieu d'y jouer comme les autres ; il y meurt, et seule une main reste à la surface ; un oiseau vient s'y poser. D'une autre façon, dans « La jambe coupée du pirate », un garçon à qui on a amputé une jambe désespère de la vie et se laisse mourir. Comme les deux jeunes Inuit de « Dans une maison de neige », qui refusent la tradition et qui se laissent geler dans un igloo. Cela semble pathétique, mais ne l'est jamais, en raison de l'écriture toujours distancée.

C'est la mort et le désespoir plus que la vie qui rôdent dans ces nouvelles où pas un seul petit bonheur n'est mentionné. La dernière nouvelle, « Fin de l'enfance, tout le monde descend », elle, est très émouvante, sans doute parce qu'elle nous rappelle que tout a une fin, et que les mots que l'auteur utilise ne font aucune concession. Dans cette nouvelle, un garçon de onze ans n'est pas heureux parce qu'il sent fuir l'enfance. Pour en finir avec elle, il imagine une cérémonie où dans une rivière, nu, il mime l'amour avec son ourson, faisant ainsi ses adieux au monde de l'enfance.

L'écriture et l'imaginaire de Corriveau sont ainsi faits qu'ils marquent, déchirent, construisent et déconstruisent le monde du réel et des rêves à petits et à grands coups de scalpel.

